

Se publie le LUNDI et le JEUDI de chaque semaine.
Termes d'abonnement.—Pour l'année... \$2.50.
Six mois... \$1.25.
Trois mois... 80c.

L'Ére Nouvelle

Paris des Annonces.—Les annonces sont reçues...
La ligne... 50c.
Le mois... 1.50.

JOURNAL DU DISTRICT DE TROIS-RIVIERES.

PUBLIÉ TOUS LES LUNDIS et JEUDIS.

"INDUSTRIE et PROGRES."

W. H. ROWEN, IMPRIMEUR ET PROPRIÉTAIRE.

MAISON COMMERCIALE.

Michel Craig,

L'HONNEUR d'informer les citoyens des Trois-Rivieres et des paroisses environnantes...

Marchandises Seches

qui, pour l'étendue et la variété ne peut être surpassé, et à des prix qui donneront une entière satisfaction à toutes personnes qui voudront bien l'encourager.

Our Musical Friend

"NOTRE AMI MUSICAL," un Companion rare dans les mois d'hiver.

Chaque Pianiste, Chaque Chanteur, Chaque Instituteur, Chaque Elève, Chaque Amateur,

DIX CENTS le numéro, et proclamé par la Presse entière du pays comme étant l'ouvrage "LE MEILLEUR ET LE MOINS COTEUX" DE CE GENRE DANS LE MONDE.

SOLO MELODIST. Contenant 12 pages, contenant seulement 10 CENTS LE NUMERO; PAR ANNEE, \$2.50; 6 mois, \$1.25.

Tous les numéros précédents à 17 cents, et les Volumes reliés contenant 17 Numéros à \$2.50 chaque, constamment en vente.

C. B. SEYMOUR, & Co., 107, Rue Nassau, New-York

12 Janvier 1860.

Etablissement a Gravure, CALDWELL ET Co

37 Park Row, New-York.

VENANT D'ÊTRE PUBLIÉ A Grand Frais

Magnifique Gravure sur Acier, LE PORTRAIT

DE SA SAINTETÉ PIE IX, PAPE. Dimension Deux Pieds sur Trois.

COMME ouvrage d'art il ne peut être surpassé. Et nous croyons qu'il est le plus élégant portrait de Sa Sainteté qui ait encore paru.

NOUS sommes décidés de le vendre au prix très minime

D'UNE PIASTRE

par copie, afin que tout le monde puisse s'en procurer. Nous présenterons aussi à chaque acheteur une jolie Médaille ou Rosaire d'une valeur plus ou moins grande.

On a peine à croire que l'on puisse vendre une aussi magnifique gravure à si bas prix. Mais avec un peu d'attention on comprend facilement que les plus fortes dépenses ont été faites pour confectionner l'original, et que les dépenses subséquentes sont minimes comparativement au capital qui a coûté l'original.

100,000 COPIES.

Tous les amis sincères de Sa Sainteté aimeront à voir leurs demeures ou leurs chambres décorées d'un si magnifique Portrait.

Tous les Curés, Professeurs, Instituteurs et tous les membres de la grande famille catholique regarderont cet ouvrage comme admirable, comme indispensable dans leur maison; il n'est pas jusqu'aux étudiants, les religieux, la jeunesse chrétienne qui ne doivent se le procurer indifféremment, non seulement par amour et vénération pour la sainte personne qu'il représente, mais encore, comme un enseignement précieux et un modèle de l'art. Notre artiste a bien saisi et rendu d'une manière admirable la contenance gracieuse et expressive qui caractérise si bien le Souverain Pontife. Il lui a donné ce sourire de bonté et de résignation, qui lui fait compter pour rien les épreuves auxquelles il est soumis pourvu qu'elles donnent du nouvel éclat à l'Église.

S'adresser au bureau de l'Ére Nouvelle, Trois-Rivieres, 17 Décembre 1860.

FEUILLETON

L'ÉRE NOUVELLE.

26 AOUT 1861.

Le Colon d'Amerique.

CHAPITRE XV.

(Suite.)

Content nida sa femme presque inanimée à monter l'échelle, et cédant à un sentiment indigne de lui mais naturel: —Nous avons, dit-il, une consolation pour notre malheur. Nous avons perdu l'orpheline que nous aimions; mais il nous reste notre enfant!

L'épouse hors d'haleine se jeta sur son chais, et pressa contre son sein son cher trésor. Content se pencha pour embrasser l'enfant; mais il recula alarmé lorsqu'il eut écarté les plis du vêtement qui la cachait. Ruth s'aperçut avec douleur, au milieu du désordre de cette scène effrayante, qu'elle avait sauvé la vie de Marthe, et malgré la noblesse de son caractère, elle ne put s'empêcher d'être désolée de cette erreur.

—Ce n'est pas notre enfant s'écria-t-elle en regardant Marthe avec une expression qui n'avait jamais eue ses yeux si doux et si indulgents.

—Je suis à toi, murmura la jeune fille tremblante en essayant d'atteindre le sein qui avait si souvent réchauffé son enfance. Si je ne suis à toi, à qui suis-je donc?

Les yeux de Ruth étaient toujours hagards, et ses traits agités de mouvements convulsifs.

—Madame, ma mère! dit l'orpheline à plusieurs reprises.

Le cœur de Ruth s'attendrit, et elle serra dans ses bras la fille de son amie; et la nature se soulagea par un de ces actes de désespoir qui semblent devoir briser les liens par lesquelles l'âme s'unait au corps.

—Viens, fille de John Hardin, dit Content en s'efforçant de paraître résigné, humilions-nous sous la main paternelle du Seigneur, et comptons encore sur sa miséricorde. Notre fille est au pouvoir des Indiens. Mais demain nous nous entendrons peut-être avec eux, et nous traiterons d'une rançon.

Cette lueur d'espoir donna aux pensées de Ruth une direction nouvelle, et ses longues habitudes de contrainte respirèrent une partie de leur ascendant. Ses larmes se tarirent, un effort terrible la rendit de nouveau maîtresse d'elle-même; mais pendant les dernières heures elle ne montra plus l'énergie qu'elle avait précédemment déployée.

Il est à peine nécessaire de rappeler au lecteur les circonstances critiques au milieu desquelles se passait cette scène de famille. Personne n'y fit attention, tant un pareil épisode avait peu d'importance dans une tragédie qui touchait à son dénouement.

Les assiégés n'avaient plus à redouter les balles; mais ils se trouvaient environnés d'un braisier dont les volutes tourbillonnaient parfois autour du blockhaus. La base de pierre n'avait rien à craindre. Le premier et le second étage étaient même à l'abri de l'indie, vu l'épaisseur et la solidité des murs; mais le toit, suivant l'usage américain, se composait de voliges de sapin. Le feu ne tarda pas à y prendre, et toute la garnison fut occupée à tirer de l'eau du puits central, pour la jeter sur le toit par la fenêtre de l'attique. Ce dernier travail n'était sans danger, et des nuées de flèches, dont quelques unes portèrent, furent dirigées contre les jeunes gens. Néanmoins ils ne perdirent pas courage, et entrevirent le moment où le succès allait les dédomager du danger qu'ils avaient couru; il y eut quelques minutes de repos et même de gaieté pendant lesquelles les travailleurs examinèrent avec curiosité la chambre secrète ou se réfugièrent d'ordinaire le puritain.

—Le capitaine à son de son corps, murmura Reuben-Ring en lui montrant des pots de beurre entassés dans un coin. —Il ne vit guère que de lait, répondit un autre; aussi s'en est-il approvisionné.

—De pourpoint de buffle ressemble à celui des cavaliers du temps de Cromwell. Il y a longtemps, sans doute, que le capitaine ne l'a endossé.

—Voici encore une épée de la même époque. En contemplant ces objets, il médite peut-être sur les vanités de sa jeunesse.

Pendant qu'ils formaient ces conjectures, on entendit les servantes qui traient les seaux s'écrier: —Aux meurtrières, aux meurtrières! nous sommes perdus!

Les Indiens, avec leur sagacité ordinaire, avaient profité du temps employé par la famille à éteindre les flammes. Ils avaient amoncelé autour de la citadelle de la paille et autres matériaux combustibles. On s'empressa de jeter des torrents d'eau sur ce nouveau foyer; mais les sauvages avaient eu la précaution de le couvrir de planches. Leur principal but était de brûler la porte. Les assiégés essayèrent de les chasser à coups de fusil; mais une épaisse fumée les aveugla et les empêcha de diriger leurs coups. Bientôt la porte céda, et l'ennemi, en poussant des cris de triomphe, envahit le soubassement du blockhaus. Le premier soin des sauvages fut de chercher à détourner l'eau, en perçant la muraille circulaire qui montait jusqu'au premier étage; mais les assiégés pratiquèrent immédiatement des trous dans le plancher et firent un feu si terrible, que les Indiens durent renoncer à leur projet et imaginer un autre expédient. Ils apportèrent des matelas, des meubles, du linge, auxquels ils mirent le feu. En ce moment critique, on découvrit que le puits était tari; les seaux remontaient aussi vite qu'ils étaient descendus, et ils furent jetés de côté comme entièrement inutiles. Les sauvages parurent comprendre leur avantage, et ils alimentèrent activement le foyer incandescent. En quelques minutes, l'extérieur de la forteresse fut enveloppé par les flammes, et les vainqueurs célébrèrent l'issue du combat par des acclamations prolongées. Quant aux assiégés, ils gardaient un lugubre silence. Le pétilement des flammes, le craquement des charpentes se faisaient seuls entendre dans le blockhaus embrasé. On semblait y avoir renoncé également à lutter contre le vainqueur et à implorer sa merci. Enfin une voix solitaire s'éleva du milieu des décombres: c'était celle du vieux Marc Heathcote, qui priait avec ferveur. Quoiqu'il s'énonçât dans un langage intelligible aux indigènes, ils connaissaient assez les habitudes coloniales pour savoir que le chef des visages pâles était en communication avec son Dieu. Saisie de terreur, ignorant quels pouvaient être les résultats d'une invocation aussi mystérieuse, toute la bande s'éloigna et se plaça à quelque distance pour suivre les progrès de l'incendie. Elle avait entendu raconter d'étranges choses sur le pouvoir de la divinité des chrétiens, et comme les victimes avaient abandonné tout à coup les moyens ordinaires de salut, les sauvages s'imaginèrent qu'elles attendaient quelque manifestation du grand esprit de la race étrangère. Toutefois il ne montrait aucun désir d'arracher les blancs à une mort cruelle; ils regrettaient seulement de ne pouvoir reporter dans leur village les gages sanglants qu'ils recueillaient ordinairement de leurs victoires.

Le feu gagna l'intérieur du fort. Par intervalles il en sortit des sons étouffés, pareils aux cris de douleur qui échappent à des femmes; mais ils furent si passagers, que ceux qui les entendaient purent se croire le jouet d'une vaine illusion. Les Indiens avaient souvent assisté à de semblables scènes, mais ils n'avaient jamais vu braver la mort avec une aussi complète sérénité. Le calme solennel qui régnait dans l'édifice en feu leur inspira un effroi toujours croissant; et lorsque la citadelle ne fut plus qu'un merceau de ruines fumantes, ils se retirèrent comme s'ils eussent redouté la vengeance d'un Dieu qui savait communiquer à ses adorateurs une si profonde résignation.

Les cris des vainqueurs rétinèrent dans la vallée jusqu'à l'aube du jour; mais peu d'entre eux osèrent s'approcher des décombres, et ceux qui vinrent rôder aux alentours éprouvaient moins les transports d'une vengeance assouvie que le respect avec lequel un Indien visite les tombeaux des justes.

CHAPITRE XVI.

Le lendemain matin, le vent avait changé; le dégel, que les chasseurs avaient prévu la veille, annonçait la fin de l'hiver. La verdure avait repris son éclat; et des courants d'air chaud fondaient la neige et ramenaient toute la nature. Le soleil étincelait dans un ciel sans nuages, et les fumées qui s'élevaient encore du foyer de l'incendie flottaient au dessus des collines comme celles qui sortent des cheminées des paisibles chaumières. Le monticule sur lequel l'habitation avait été assise présentait un spectacle de désolation. On n'y voyait que des poutres charbonnées, au milieu desquelles montait le puits circulaire, comme un sombre monument du passé. Quelques ustensiles de ménage étaient épars çà et là sur le sol. Plus loin on remarquait des palissades isolées, qu'une cause accidentelle avait en partie dérobées aux flammes. Des bestiaux sans guides, des oiseaux de basse-cour, erraient dans les champs en évitant les endroits où les haies avaient porté l'incendie, comme des rayons divergents d'un centre commun de destructions.

pu parvenir au fond du puits, taillé dans une grotte assez spacieuse pour les contenir tous aisément. Ils avaient converti l'orifice supérieur de meubles et de planches placés en travers, et la forme même du blockhaus les avait garanties de la chute des parties les plus massives.

On peut se figurer le désespoir de la famille, au milieu de la démolition de la vallée; mais il était compensé par la joie d'avoir échappé à un sort plus affreux. Après de courtes actions de grâce, tous d'un commun accord, s'occupèrent de mesures qu'exigeaient les circonstances, avec la promptitude d'hommes endurcis à la fatigue. Les plus actifs et les expérimentés furent envoyés à la découverte, pendant que d'autres cherchaient dans les ruines de quoi pourvoir à leurs besoins, et que les servantes réunissaient les bestiaux.

Un bout de deux heures les éclaireurs revinrent dire que la direction des traces annonçait le départ définitif des sauvages. Les vaches avaient donné leur tribut; on avait rassemblé quelques provisions, mis les armes en état et pris des précautions contre le froid du soir. Ces dispositions ne furent complètes que lorsque le soleil commença à s'incliner vers la cime des hautes. Alors Reuben Ring accompagné d'un autre jeune homme, d'un courage non moins éprouvé, se présenta devant le vieux capitaine. Il s'était équipé autant que leur position l'avait permis, de manière à entreprendre un voyage à travers les bois.

—Allez, leur dit le puritain, allez répondez la nouvelle de cette visite terrible, afin que l'on vienne à notre secours. Je ne demande point vengeance contre les païens abusés, qui font le mal par ignorance, et se repentiront peut-être en songeant à ce terrible exemple de la colère divine. Faites le tour des établissements à cinquante milles à la ronde, et invitez nos voisins à nous prêter assistance. Jamais sur les frontières on ne manque de répondre à un appel semblable: ils viendront, je n'en doute pas, et puisse-je n'avoir jamais l'occasion de leur rendre service pour service. Dites leur bien que vous êtes des messagers de paix, que je prie mes frères de m'aider à rebâtir ma maison, sans armer leurs bras pour châtier les Indiens.

Les deux émissaires partirent après cette allocution; mais on voyait au frontement de leurs sourcils qu'ils ne partageaient guère ces idées de pardon, et qu'ils étaient assez disposés à n'en tenir aucun compte s'il leur tombait un sauvage entre les mains. Ils passèrent rapidement des champs sous les arceaux de la forêt et suivirent le sentier qui menait aux villes du Connecticut.

Avant le coucher du soleil, on déblaya le blockhaus, dont le soubassement de pierre était intact, et on lui donna pour toiture des fragments de solive noircis par le feu. Une cheminée qui avait conservé son tuyau devint le point central d'une cuisine improvisée. On pensa aux morts aussi bien qu'aux vivants, et l'on réunit, pour les confier à la terre, les ossements du jeune homme qui avait été tué dans la cour, et ceux de deux autres serviteurs qui avaient succombé en défendant le blockhaus.

L'inhumation eut lieu à l'heure où l'horizon se diaprât de ces teintes magnifiques qui précèdent la naissance et la chute du jour. La campagne était encore inondée de clarté, quoique les bois fussent déjà plongés dans l'obscurité de la nuit. La forêt formait comme une sombre muraille, et quelques arbres placés en dehors de cette lièze détachaient resplendissant leurs contours noirs et irréguliers. Un grand pin, dont la pyramide toujours verte donnait le feuillage des hautes, projetait son ombre jusque sur les flancs de l'éminence où les colons étaient groupés. L'extrémité anguleuse de cette ombre s'allongea lentement vers la fosse ouverte, comme un emblème de l'oubli qui attendait les morts. Un faucon de chêne survola des flammes fut destiné à Marc Heathcote, et deux bancs parallèles composés de planches placées sur des pierres régularisées les autres membres de la famille. Soumission, les bras croisés et le front soucieux, se plaça en face du patriarche séparée de lui par la tombe. Un cheval qu'on avait harnaché tant bien que mal, était attaché au reste d'une palissade à moitié brûlée.

—Une main juste mais immiséricordieuse s'est présentée sur ma famille, dit le vieux puritain avec le calme d'un homme accoutumé à s'humilier devant les célestes décrets: il m'a ravi des biens qu'il m'avait prodigués, il a volé sa face irritée, après avoir si longtemps daigné sourire à ma faiblesse. Je l'avais connu dans ses bénédictions, je devais m'attendre à le connaître dans son courroux; mon cœur aurait fini par s'endurcir pour céder à un vain orgueil. Que personne ne murmure de ce qui est arrivé; donnons aux puissants du monde, aux hommes qui s'attachent à ses vanités, l'exemple de la fermeté et des consolations que les justes peuvent tirer de leur conscience. Qu'un cri d'actions de

grâce retentisse dans le désert, comme à ces mots, Marc attachait ses regards sévères sur l'un de ses serviteurs; nul ne semblait demander de partager sa sublime résignation; mais le jeune homme était incapable d'un pareil sacrifice, et il s'y refusa silencieusement en détournant les yeux, après les avoir promesses sur la dépouille des morts et sur le site désolé qu'il avait jadis embelli de ses propres mains.

—Quoi! reprit le puritain, personne n'a-t-il de langue pour louer le Seigneur? Une bande de païens s'est ruinée dans ma demeure, mes compagnons sont tombés sous les coups des infidèles, et personne ne se lèvera pour dire que le Seigneur est juste! Je voudrais que l'hymne de louanges fit oublier les cris de guerre des sauvages!

Ce fut Content qui, après un long silence, se chargea de répondre à cet appel.

—Celui qui avait fait fructifier pour nous le désert! pris pour instrument de sa volonté des ignorants et des barbares; il a suspendu le cours de notre prospérité, afin que nous sachions qu'il est le Seigneur.

Le puritain accueillit ces paroles par un regard de pieuse satisfaction et se tourna vers Ruth, dont la douleur excitait la sympathie de tous les assistants. La pauvre mère ne pleurait point, mais elle cherchait involontairement, au milieu des débris humains étendus à ses pieds, quelques restes de l'ange qu'elle avait perdu. Elle fit un effort sur elle-même pour murmurer d'une voix pressée qu'inintelligible: —L'Éternel avait donné, l'Éternel a ôté; que le nom de l'Éternel soit béni!

—Maintenant, reprit Marc Heathcote, je reconnais que nous avons profité de la terrible leçon que nous est infligée. De ces hommes qui nous voyait hier encore si robustes et si joyeux, il ne reste que des chairs desséchées et des restes méconnaissables; croyez, mes enfants, que ce mal apparent n'est ordonné que pour qu'il en résulte quelque bien; nous habitons une terre sauvage et lointaine où nous a suivi la méchanceté des persécuteurs. L'un de nos frères, chassé comme le daim des forêts, est encore obligé de fuir; nous n'avons d'autre toit que la voûte azurée; mais, quoique héris de épines, le chemin des fidèles mène au repos. Celui qui a supporté la faim et la soif, et les douleurs de la chair pour le service de la vérité, sera dédommagé un jour par la paix éternelle.

L'étranger s'inclina comme pour remercier son hôte de cette allusion personnelle; sa physionomie austère s'assombrit encore, et ses doigts pressèrent convulsivement la crosse de son pistolet.

—Si une femme pleure la mort prématurée de nos défenseurs, ajouta Marc Heathcote en regardant la fiancée de l'un d'eux, qu'elle se souvienne qu'il ne tombe pas même un passerelle sans que sa chute réponde aux fins de la Sagesse. Que le coup qui nous a frappés nous rappelle la vanité de la vie et la facilité avec laquelle on devient immortel! Si le jeune homme a été renversé avant le temps comme une herbe encore verte, le moissonneur dont la faucille l'a frappé connaît mieux que nous l'heure propice pour la rentrée de la récolte dans ses greniers éternels.

La fiancée interrompit un moment le capitaine par des sanglots convulsifs; puis, amené par une transition naturelle à faire mention de ses propres douleurs, il reprit en ces termes:

La mort n'est point étrangère dans mon habitation, elle m'a ravi une femme dans l'orgueil de la jeunesse, dans la première joie de la naissance d'un enfant. Toi qui sièges au plus haut des cieux, tu sais combien ce coup m'a été pénible, et tu as enregistré les tortures de mon âme. Et pourtant elles ne t'ont pas paru suffisantes, car je n'étais pas encore assez détaché du monde. Tu nous avais laissé une image de la grâce et de l'innocence de celle que tu as rappelée, et tu nous as retiré cette image, pour que nous osons nous en vanter. Nous nous courbons devant ce jugement. Si notre enfant habitait les demeures bienheureuses, elle est à toi, et nous n'avons pas la hardiesse de nous plaindre; mais nous comptons sur ta bonté dans le cas où elle continuerait encore le périple de la vie. Ne l'abandonne pas à l'aveuglement de ses païens cœurs; elle est à toi, pour laquelle tu as permis à nos cœurs d'avoir une affection terrestre, mais qui l'appartient tout entière. O toi des cieux, j'ai donc quelque manifestation de ta volonté pour savoir si nous devons intervenir en faveur de notre fille, ou si les sortées de notre tendresse doivent être traitées par la circonflexion de son bonheur.

Ces mots arrachèrent des larmes brûlantes à la mère pâle et immobile. Content lui-même ne put retenir un gémissement. Mais lorsque l'assemblée jeta sur le frère affligé un regard de condoléance, il s'était levé et semblait demander lui-même d'où partait le signe de

douleur qu'on venait de surprendre sur ses lèvres.

Le puritain termina sa harangue par une prière, après laquelle les restes des morts furent reconvertis de terre. Tous se retirèrent ensuite, à l'exception du puritain et de l'étranger, qui, se serrant la main avec effusion, oublièrent leur antère réserve pour se témoigner une amitié si cruellement éprouvée.

—Tu sais que je ne puis m'arrêter, dit Soumission; les agents du roi me poursuivent, et pourtant j'aurais voulu rester auprès de toi pour adoucir tes peines. Je t'ai retrouvé en paix, et je te quitte en proie à la souffrance.

Un sourire brilla sur le front du puritain comme un rayon du soleil couchant sur un nuage d'hiver.

—Tu ne me rends pas justice, répondit-il; avais-je l'air plus heureux lorsque tu placas dans ma main celle d'une épouse bien-aimée? N'étais-je pas alors tel que je suis aujourd'hui, au milieu du désert, sans abri, sans ressources, presque sans enfants? Mais tu dis vrai: tu ne peux l'arrêter, car les limites de la tyrannie seront bientôt sur ta piste, et il n'y a plus ici d'autre asile pour te recevoir!

Par un mouvement simultané, les deux amis se tournèrent tristement vers les ruines de la métairie.

—Marc Heathcote, dit à l'étranger, adieu! L'homme dont la porte s'est ouverte à des gens persécutés ne sera pas longtemps sans demeure; l'homme dont la résignation brave toutes les épreuves ne connaîtra pas longtemps la douleur.

Ces paroles retentirent aux oreilles du puritain comme une révélation prophétique. Les deux amis se donnèrent une dernière poignée de main, puis ils se séparèrent, l'un pour aller rejoindre sa famille sous un misérable abri, l'autre pour s'enfoncer dans les sentiers les plus solitaires du désert.

FENIMORE COOPER. A CONTINUER.

FAITS DIVERS.

CE QU'ON GAGNE A PLAISANTER UN JUIF.—Neuf personnes descendaient le Rhin sur un vapeur allant de Basle à Strasbourg. Il fut permis à un juif de monter sur le bateau. Le prix du passage était de dix-huit kreutzers. Le juif faisait sonner quelque chose dans sa poche; mais il ne s'y trouvait qu'une pièce de 12 kreutzers et un bouton de cuivre. L'enfant d'Abraham ne désespéra pourtant pas de trouver quelque moyen d'avoir du quoi payer la traversée et peut-être quelque chose de plus.

Les passagers, après s'être longtemps égarés aux dépens du juif, lui demandèrent enfin s'il pouvait trouver quelque genre d'amusement pour passer le temps.

—Peut-être, dit-il. Alors il proposa que les neuf passagers et lui se fissent l'un après l'autre diverses questions; que celui qui ne pourrait y répondre paierait 12 kreutzers au répondant, et que celui qui répondrait sans hésiter recevrait une pièce de 12 kreutzers de celui qui aurait fait la question.

La proposition plut à la société, qui s'attendait bien à rire aux dépens du juif. Alors chacun se mit à faire au hasard les questions les plus étranges.

Le premier demanda: —Combien d'œufs peut-on mettre dans un estomac vide?

Personne ne put répondre. —Un, dit le juif; car du moment qu'il y en a un, l'estomac n'est plus vide.

Chacun lui donna 12 kreutzers. —maintenant, juif, dit le second, je vais te poser cette question: Pourquoi Saint-Paul a-t-il écrit la deuxième épître aux Corinthiens?

—Parce qu'il n'était pas à Corinthe. S'il y eût été, il leur aurait parlé de vivo voix.

Le questionneur lui donna 12 kreutzers. —Le troisième lui demanda: —Quel est celui qui prolonge son œuvre à la plus grande longueur possible et qui cependant la finit à temps?

—Le cordier, répondit le juif, s'il est laborieux.

Il gagna encore douze kreutzers. Le quatrième demanda au juif: —Dans quel mois les gens du village devant lequel nous passons mangent-ils le moins?

—En février, s'écria le juif. Le cinquième posa cette question. Quel est l'animal qui est un cheval et n'en est pas un?

—Une jument, fit le juif. Le sixième lui demanda: —Quel est le poisson dont les yeux sont le plus rapprochés?

—Comment peut-on friser deux poissons dans trois poêles, de façon qu'il y en ait un dans chaque poêle?

Personne n'ayant pu répondre, chacun donna au juif une pièce de 12 kreutzers.

Le neuvième passager lui demanda alors comment cela pouvait se faire.

—Ma foi! je n'en sais rien, répondit le juif; je perds 12 kreutzers! les voilà. Ainsi, en mettant le pied dans le bateau le juif, n'avait que 12 kreutzers et un bouton de cuivre. En sortant, et après avoir payé les 12 kreutzers qu'il avait perdus et 18 pour le prix du passage, il se trouvait possesseur de 306 kreutzers.

PAUVRE PROPRIÉTAIRE.—Par le temps qui court, les propriétaires de maisons à Chicago ne font pas fortune. Qu'on en juge plutôt par le fait suivant: Un propriétaire avait loué douze cents dollars une élégante maison à l'un des gros marchands de la ville. Survint la guerre et la crise commerciale. Le marchand fut obligé de vendre la maison qu'il lui est désormais impossible de payer un loyer aussi cher.—Combien pouvez-vous donc payer?—Pas plus de la moitié de la somme convenue.—Eh bien, va pour la moitié. Vers la fin du terme, le locataire déclare encore au propriétaire qu'il ne peut pas payer son loyer.—Mais, combien pouvez-vous payer?—Rien! je suis ruiné.—C'est bien, c'est bien; je n'aimerais pas que ma maison restât inoccupée, continuez à l'habiter sans payer de loyer. A quel que temps de là, le propriétaire passant par hasard devant sa maison trouve son locataire en train de déménager.—Que faites-vous donc? vous quittez ma maison?—Certainement! Je serais bien fou d'y rester, lorsqu'on m'en offre une qui est infiniment meilleure que la vôtre et qui ne me coûtera rien non plus.—Nous avons connu un temps où les choses ne se passaient pas ainsi à Chicago.

ETRANGER.

Affaire du Baron de Vidil.

Voici la déposition écrite et signée par le jeune Vidil antérieurement à son refus de parler devant le tribunal: "Je demeure au num. 14 Duke street Westminster. Je suis le fils légitime d'Alfred-Louis Pons de Vidil. Vendredi 28 juin dernier, je fus invité par mon père à me rendre avec lui à Claremont. "Ce dit jour, 28 juin, j'allai à Claremont hotel, Bond street, où je trouvai mon père, et de là j'allai avec lui à la station du chemin de fer de Waterloo, nous arrivâmes par le train à Twickenham, où nous attendaient deux chevaux de selle. A notre retour, nous fîmes une visite à Claremont. Avant d'arriver à une auberge où même un chemin latéral, il dit: il faut que je demande quel est le meilleur route. Je fus étonné car il ne le demandait pas; mais sans dire, il prit la gauche. "Il me donna à entendre qu'il souffrait d'un mal d'entraîles. "Voulez-vous lui dire je retourner, sur vos pas et aller à l'auberge?" Le chemin était tout à fait désert quand nous y entrâmes, mais nous aperçûmes ensuite une femme à l'extrémité. "Voulez-vous, me dit-il tenir mon cheval?" —Comment, répondis-je, dois-je le tenir? Je voulais dire par là "Dois-je rester sur mon cheval ou en descendre?" "Oh! n'importe," répliqua-t-il. Nous retournâmes sur la grande route. En passant devant l'auberge, je l'engageai à y prendre de l'eau de vie: "Non, non, ne répondez-moi rien, cette auberge n'a pas bonne apparence." Quand nous fumes dans l'allée, il me parla de son mal d'estomac. "Si j'avais su cela lui dis-je, j'aurais diné à Hampton, ainsi que vous me l'avez demandé." "C'est très obligé de votre part," répondit-il. En retournant sur la grande route, il me dit qu'il irait chez le duc d'Aumale, ce qui me surprit après qu'il s'était plaint de son mal d'estomac.

"La route qui conduit chez d'Aumale est par une allée qui mène au chemin de côté. Il y en a plusieurs autres qui aboutissent aussi à la rivière. Le baron me fit prendre la première, et, comme j'en paraisais étonné, il dit qu'il ne savait si, au bout, il y avait ou non un pont. Il n'en existe pas au bout de l'allée. Nous retournâmes sur la grande route.

"Le baron m'emmena dans la seconde allée qui, nous le savions tous deux, ne conduit pas chez le duc d'Aumale. Nous marchâmes alors vers celle qui conduit chez le duc. Mais, à ma grande surprise, il n'entra pas dans la maison, et suivit l'allée qui tourne à gauche et dont l'extrémité se trouve être parallèle à la route. Je lui fis remarquer qu'il ne prenait pas celle du duc d'Aumale. J'avais déjà fait un bout de chemin dans l'allée qui va à la grande route, lorsqu'il me dit que nous nous étions trompés et qu'il fallait retourner sur nos pas. Je rétrogradai sans dire un mot.

"Cet endroit est très ombragé; je ne vis personne auprès. Je devançais le baron qui était à droite, j'avais fait un pas ou deux quand je me sentis porter un violent coup sur la tête; je me tournai et vis la main de mon père se lever avec quelque chose qu'elle tenait. C'est avec cela qu'il me porta un nouveau coup, et il leva encore le bras. Je me sauvai à cheval, et à quelque distance je mis tranquillement pied à terre et courus à l'endroit où était un homme et une femme que je saisis par le vêtement en m'attachant à elle et en la suppliant de me protéger.

"Le baron arriva bientôt à pied; il était rouge. Il passa par-dessus une grille à gauche et se blessa la main en la faisant ainsi que je m'en suis aperçu.

L'homme qui était avec la femme me prit par la main pour me conduire à une auberge. Je ne voulais pas lui laisser me prendre la main, parce que j'étais ruisselant de sang. Je dis à la femme que je m'étais frappé la tête contre la muraille. Ce n'était pas vrai, et je le disais dans la crainte que j'avais de mon père. Je n'osais dire qu'il avait fait cela. Quand je fus dans l'auberge, on me bassina la tête avec de l'eau. Le baron offrit de me la bassiner, et me demanda comment j'étais. Je ne pouvais lui répondre, et je le pria de ne pas me toucher, car je souffrais beaucoup.

"M. Clarke vint et me vit. Il sonda les deux blessures que j'avais reçues, l'une au front, l'autre au côté gauche de la tête.

"Le baron quittait de temps en temps la chambre. Je profitai de l'un de ses intervalles pour dire à M. Clarke que j'étais point tombé ou que je ne m'étais point frappé la tête contre le mur, mais que c'était lui qui avait fait le coup. Je le suppliai d'aller avec moi à la ville. Il envoya son assistant qui m'accompagna. J'ai dit à l'auberge que mon bien aurait passé à ma tante et à mon cousin. Je n'ai jamais été marié; si je mourais sans enfant légitime et sans faire aucun testament, mon père hériterait d'environ 30,000 liv. st. (750,000 fr.). Je crois que mon père m'a blessé sans intention de m'assassiner.

"Signé: ALFRED JOHN DE VIDIL."

Correspondance.

TROIS-RIVIERES, 23 Aout 1861.

M. le Rédacteur, Comme le temps désigné dans la Gazette Officielle pour la vente des terres de St.-Etienne approche; les amis de la colonisation dans ce district désireraient savoir s'il est probable que le Gouvernement doit racheter ce fief afin de reconceder les terres à un bas prix aux Colons qui y résident actuellement, ou si on doit permettre aux spéculateurs d'acheter ces terres avec les Forges St. Maurice pour mieux pratiquer encore une fois le système tyrannique des derniers propriétaires.—La position incertaine de ces pauvres colons est presque intolérable, à l'instar même l'incertitude régnait dans chaque maison et s'il arrivait par négligence que ces terres fussent adjugées à des spéculateurs, avec titre de Shérif, la ruine complète des colons de St. Etienne serait la conséquence inévitable.—Espérons donc que cette fois-ci au moins, notre gouvernement fera son devoir et que justice sera rendue à ceux qui souffrent depuis longtemps. Quelques mots à ce sujet de votre plume M. le Rédacteur avec l'aide des journaux du pays qui écrivent cette année avec ardeur sur la Colonisation, devront produire un bon effet chez les dispensateurs des faveurs gouvernementales.

AMI DE LA COLONISATION, Trois-Rivières, 23 avril 1861.

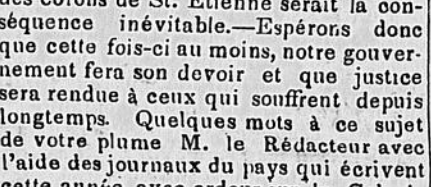
Calendrier Mensuel.

Table with columns for months (J, V, S, D, L, M, M) and days (1-31) for the year 1861.

Nouvelle Lune, le 6, à 7 h. 58 m. du matin. Premier quartier, le 13, à 2 h. 20 m. du matin. Pleine Lune le 20, à 6 h. 57 m. du matin. Dernier quartier, le 28, à 8 h. 32 m. du matin.

L'Ere Nouvelle.

Que la Lumière soit à la Lumière fut.



TROIS-RIVIERES, LUNDI 26 AOUT 1861.

Lot d'Enregistrement.

TOUTE la presse du pays s'est occupée de la loi d'enregistrement sanctionnée en 1859 et elle a été pour ainsi dire, presque unanime à la condamner, ce qui n'a pas empêché le procureur général Cartier de prétendre, à la dernière session, que sa promulgation n'avait pas encore fonctionné assez longtemps, pour qu'on put apprécier les bons, ou les mauvais effets de son opération.

Notre but aujourd'hui en revenant sur ce sujet n'est que d'indiquer quelques exemples qui sont venus à notre connaissance, des pernicieux effets de cette loi dont nous avons déjà démontré les déficiences et qui veut que dans un cas de vente forcée, ou de ratification de titre, il faut avoir du registraire un certificat constatant les hypothèques enregistrées:

1°. Contre la propriété; 2°. Contre toute partie qui dans les dix années précédant immédiatement la date du titre donnant lieu à la demande de ratification, a été le propriétaire;

3°. Contre l'auteur immédiat de la partie qui possédait l'immeuble au commencement des dix années susdites, et qui, d'après les livres du registraire, ne paraissent pas avoir été entièrement acquittées.

Avec ce certificat en main, le notaire chargé de préparer un jugement de distribution est tenu par la loi de colloquer tous les créanciers qui paraissent d'après tel certificat, avoir une hypothèque sur la propriété vendue et ce dans l'ordre de telle hypothèque apparente.

Or, il arrive presque toujours, qu'un pauvre malheureux débiteur incapable de rencontrer ses engagements et dont la propriété est vendue par le shérif, s'occupe fort peu d'employer le peu d'argent dont il peut disposer, à faire enregistrer les quittances des premières hypothèques dont sa dite propriété était grevée, bien qu'il les ait acquittées; d'où il s'en suit qu'aucune ratification d'hypothèque n'étant constatée au bureau d'enregistrement, un créancier porteur d'hypothèque sera colloqué, au détriment des créanciers réels, bien qu'il ait été payé depuis longtemps de sa créance.

N'étant pas tenu de faire aucune opposition, ni de prêter aucun serment, il arrivera de deux choses l'une; si c'est un créancier mal-honnête, il ira toucher au bureau du shérif, une somme qui ne lui est pas due, bien qu'elle le paraisse; si c'est un honnête homme, il n'ira pas réclamer et le shérif gardera éternellement dans ses mains une somme d'argent plus ou moins considérable, qui ne lui appartient pas.

Dans l'un ou l'autre cas, le créancier de bonne foi, mais colloqué en dernier lieu sera frustré du paiement d'une créance légitime, pendant qu'un autre individu touchera l'argent qui lui appartient de droit et ira à ses dépens.

Un autre inconvénient de cette loi incongrue, (et qui n'est pas le moindre) ce sont les frais énormes qu'il faut encourir pour se conformer à ses provisions, dans les trois cas ci-dessus cités; il est arrivé à notre connaissance personnelle, qu'en plusieurs occasions, depuis deux ans que la loi fonctionne, les frais du registraire ont absorbé plus de la moitié du prix de vente de l'immeuble mis à l'enchère par autorité judiciaire: il est arrivé plusieurs fois, que les frais du registraire se sont montés à cinquante, cent et deux cents piastres, équivalant aux deux tiers du prix de la terre ainsi vendue; mais qu'importe, M. le procureur-général Cartier n'a-t-il pas dit avec cette stupide ostentation que chacun lui connaît: "we are above the journals," de même qu'il avait déjà dit pour sa loi de judicature, qu'il la passerait "à travers les juges et les avocats."

—Les commentaires de la presse du pays sur l'état actuel des affaires publiques sont toujours d'une valeur réelle parcequ'ils sont ordinairement un reflet clair et précis de l'opinion publique, ou au moins chaque journal étant l'organe d'un parti quelconque soit ministériel, oppositionniste, ou indépendant, doit être considéré comme l'expositor des vues de ce parti, et elles doivent être publiées sans ambiguïté. Quelquefois sur des affaires de peu d'importance, il n'est guère nécessaire de réfléchir profondément auparavant d'écrire, mais lorsqu'il s'agit d'un principe politique vital, de la base fondamentale d'un parti, des mêmes idées, pour le triomphe desquelles on a longtemps lutté, et qui sont près d'être réalisées par la victoire, certes, il faut ou une négligence condamnable, un jugement faible, ou la patte de velours du corrupteur pour produire un article éditorial tel que celui qui paraît dans La Réforme du 23 courant. Ce journal qui est d'abord paru sous l'égide du parti libéral, et qui a continué sans arrêt, à propager les principes du parti Bas-Canadien aujourd'hui en opposition, ce défenseur zélé des libertés du peuple et cet adversaire indigné l'administration actuelle; soudainement, et comme si le magicien Blitz l'eût touché de son bâton merveilleux, n'ose plus, admet des écartades et mu par une influence mystérieuse, prêche la conciliation, et espère que le ministère et l'opposition du Bas-Canada s'uniront prochainement, oubliant leurs guerres passées, afin que le pays soit sauvé de la ruine, qui dit-il, le menace. L'auteur de l'écrit en question, d'abord prétend et avec raison qu'il y a trois grandes et importantes questions sur le tapis; le Grand-Tronc, la Colonisation, et la Représentation basée sur la Population.—Nous allons voir comment il en dispose. Que l'on ruine le pays "dit-il pour prolonger l'agonie du Grand-Tronc c'est une calamité publique, mais on réparera une banqueroute."—Bagatelle, petite affaire; pour réparer la banqueroute d'une compagnie anglaise, "ruinons le pays,"

mais c'est dommage, ça serait "une calamité publique."—Puisque le premier objet de La Réforme semble être de protéger le Grand Tronc, même que la ruine du pays découlerait d'un tel procédé, félicitons M. Cartier d'avoir à ses trousses un prosélyte aussi digne de lui, mais, nous hésitons à croire qu'un changement aussi étrange se soit opéré si subitement dans les opinions de notre confrère.—Peut-être que pendant qu'il écrivait un homme sincère ou hypocrite lui tendait la main.

Ensuite il faut bien peser les importantes questions d'immigration et de colonisation.—Notre confrère est au désespoir, il craint les Norvégiens et les Prusses, et il désire l'importation de Belges et Français.—Nous aimerions certainement à voir un nombre égal d'émigrants de tous ces pays s'établir dans le Bas-Canada, mais auparavant d'espérer ce résultat, il faut premièrement prendre les mesures nécessaires pour faire établir le surcroît de la population Canadienne Française, et une de ces mesures est la construction de chemins de colonisation, et l'octroi de terres gratuitement aux colons qui veulent s'y placer: projet qui a été négligé par le ministère actuel, et une des raisons pour lesquelles le parti oppositionniste le condamne. Mais notre confrère veut oublier tout cela, il est certainement étudiant de l'Évangile; ou le frappe sur une joue, il tourne l'autre à son ennemi, et il n'est pas satisfait de cela, il faut une alliance plus intime entre les combattants.

Il faut que M. Dorion et M. Cartier s'embrassent, et ensuite il y aura "plus d'argent et plus de courage, moins d'abnégation et moins de sacrifices" pour la Réforme.—Une telle modération, mérite une telle récompense.

Mais la représentation, cette question épineuse comment dit-il, en disposera-t-on? Pas trop facilement il faut l'avouer. Réflexion faite néanmoins on tient le remède, c'est-à-dire ce problème qui occupe aujourd'hui tous les chefs politiques du pays, cette maladie, cette plaie si difficile à guérir, nous, le médecin de la Réforme, la guérirons.—Dose de conciliation à M. Dorion et ses collègues, suivie d'une alliance cordiale avec M. Cartier et Cie. du Bas-Canada, résistante épouvantable des Haut-Canadiens, et... ensuite... Ecoutez cher lecteur, la médecine est mauvaise, le patient est perdu. "Evidemment le Bas-Canada par l'acceptation forcée de la représentation d'après le nombre."

Telle est la conclusion logique de la Réforme—tel est le remède qu'il offre en vente.

Après avoir exprimé un désir ardent de voir cette alliance, notre savant confrère émet une doctrine pour justifier ses conseils qui mérite d'être imprimée en lettres dorées pour l'avantage de tous les hommes politiques qui vivent ou qui vivront après 1861.—"Consentir à partager le pouvoir avec de plus forts quand on est les plus faibles n'est pas abdiquer ses principes" et ensuite "l'opposition ne réussira jamais à renverser l'administration actuelle, parceque celle-ci viole encore la constitution s'il le faut, pour se maintenir; mais comme la lutte fatigante les ministres actuels et leur fait mal s'ils consentaient de nouveau à partager le pouvoir avec l'opposition, ou serait le mal?"—Plus loin, "le ministère s'accrochera à tout pour ne pas être renversé; même à l'opposition."—Voici à peu près ce que contient l'article de la Réforme et nous l'avons lu avec peine et regret, parceque jusqu'à nos respects les écrits d'un confrère qui paraissent ferme et inébranlable dans ses convictions politiques, et surtout qui maintenant guerre ouverte aux corrupteurs qui, aujourd'hui gouvernent le pays. Dès l'instant qu'il fait des propositions semblables au parti Cartier-Macdonald, il admet que ce ministère est propre à tenir les rênes du pouvoir, puisque les Dorion les Drummond ou les Dessaullessierient placés à leurs côtés sur les bancs ministériels. Grâce à la position du parti oppositionniste il ne faudra pas adopter un plan aussi humiliant pour obtenir le privilège de gouverner le pays:

Bazar à la Rivière-du-Loup.

Nous avons été prié d'attirer l'attention de nos lecteurs sur le Bazar qui doit avoir lieu à la Rivière-du-Loup, Mercredi, le vingt-huit du courant et les jours suivants; nous le faisons avec d'autant plus de plaisir que le but de ce Bazar est grand: c'est de venir au secours de Monseigneur Taché, Evêque de la Rivière Rouge. Tout le monde connaît trop bien le zèle et les vertus de ce courageux missionnaire, aussi bien que les malheurs qui ont affligé sa grande âme, pour qu'il soit nécessaire d'insister sur la nécessité et la grandeur de cette œuvre. Les promoteurs de cette louable entreprise ont compris la position critique ou s'était trouvé le prélat, après avoir perdu sa cathédrale et sa bibliothèque, dans un incendie.

Chacun donc s'empresse de déposer son obole et de contribuer à la réhabilitation de la cathédrale et de la bibliothèque de Sa Grandeur,

[Du Journal de Québec.] L'Eglise de la Basse-Ville à Québec.

De tout temps, l'église de la Basse-Ville a été un lieu de vénération pour les Canadiens; les gens de la campagne surtout ont toujours eu une dévotion particulière pour ce sanctuaire de Marie. C'est de toutes les églises de Québec, la plus fréquentée, et celle qui rappelle aux Canadiens et aux catholiques les plus glorieux souvenirs.

En effet, c'est au lieu même où s'élevait aujourd'hui l'église de la Basse-Ville que Champlain bâtit la première demeure des français dans le Nouveau Monde, et c'est dans une chapelle intérieure, située dans cette habitation qu'un religieux de l'ordre des Franciscains dit, en 1615, la première messe qui fut jamais célébrée sur le sol canadien.

Plus tard, Champlain fit de cette habitation le magasin du Roi, et c'est avec les ruines de ce magasin incendié que Mg. de Saint-Valier bâtit, en 1688, sur le même emplacement, une chapelle consacrée à l'Enfant-Jésus. Ce ne fut qu'en 1690, à la suite d'un vœu fait par les dames de Québec, pendant que les Anglais, sous le commandement de Phipps, assiégeaient cette ville, qu'on lui donna le nom de Notre-Dame-de-la-Victoire. "Ce fut en effet, dit Mgr. de Tilon, dans son mandement du 1er mai 1855, à la protection toute particulière de Marie, en cette occasion, que l'on attribua la fuite précipitée des ennemis devant la petite armée française composée en grande partie de recrues levées dans la faible colonie."

"La délivrance de Québec était encore fraîche dans la mémoire de tous les habitants, lorsque l'on apprit, en 1711, qu'une flotte de trente-quatre vaisseaux ennemis remontait le fleuve et venait l'assiéger de nouveau. Les prières et les supplications à Notre-Dame-de-la-Victoire se renouvelèrent; les âmes pieuses lui adressèrent un vœu solennel, comme elles l'avaient fait vingt-un ans auparavant, et c'est un fait acquis à l'histoire qu'une espèce de vertige s'empara des chefs de la flotte. Non seulement une brume épaisse et un gros vent mirent ces vaisseaux dans l'impuissance de faire voile vers aucun point avec quelque sûreté, et trompèrent tous les calculs; mais sans écouter le pilote, qui avait fait quarante voyages dans le fleuve et ne se décida à se retirer, en couvrant les plus grands dangers, qu'à s'en avoir paré huit transports et neuf cents hommes de troupes sur les récifs de la côte du Nord.

"S'il est permis de ne pas voir un miracle dans cet événement désastreux pour les marins et fortuné pour la ville menacée de siège; ce qui avait été dans une si cruelle attente et qui se voyait sauvé contre toute espérance, étoient bien autorisés, sans doute, à attribuer à une intervention surnaturelle l'éloignement de l'ennemi. Aussi fut-ce d'une commune voix, et pour perpétuer le souvenir d'une délivrance aussi extraordinaire, que le titre de l'église fut changé en celui de Notre-Dame-des-Victoires.

Voilà les circonstances extraordinaires qui ont valu à l'église de la Basse-Ville le glorieux surnom de Notre-Dame-des-Victoires. Cette pieuse légende est toujours restée gravée dans le cœur des Canadiens et semble, en passant par le souvenir, s'envelopper d'un nuage auréole de plus en plus merveilleuse.

Prorogation du Parlement Anglais.

DISCOURS DE LA REINE. "Mylords et Messieurs, "Sa Majesté nous ordonne de vous dispenser de siéger davantage au Parlement et en même temps de vous témoigner sa royale satisfaction pour le zèle et l'assiduité que vous avez apportés à l'accomplissement de vos devoirs durant la session du Parlement qui va être close.

"La Reine nous ordonne de vous informer que ses relations avec les puissances étrangères sont amicales et satisfaisantes. Sa Majesté a la confiance qu'aucune perturbation de la paix n'est à craindre.

"La marche des événements en Italie a amené la réunion de la majeure partie de cette péninsule en une monarchie sous le sceptre du roi Victor-Emmanuel. La Reine s'est constamment abstenue de toute intervention active dans les affaires qui ont abouti à ce résultat, et son vœu le plus ardent à l'égard de ces affaires est qu'elles puissent être réglées de la manière la plus appropriée au bien-être et au bonheur du peuple italien.

"Les dissensions qui ont éclaté il y a quelques mois dans les Etats-Unis du Nord de l'Amérique ont malheureusement pris le caractère d'une guerre déclarée. S. M. qui déplore profondément ce résultat calamiteux, a résolu, de concert avec les autres puissances de l'Europe, de conserver une stricte neutralité entre les parties belligérantes.

"La reine nous ordonne de vous informer que les mesures adoptées pour le rétablissement de l'ordre et la tranquillité en Syrie, en vertu de conventions entre elle, l'empereur d'Autriche, l'empereur des Français, le roi de Prusse, l'empereur de Russie et le sultan, ayant atteint leur but, les troupes européennes qui, en exécution de ces conventions, avaient tenu quelque temps garnison en syrie, pour coopérer avec les troupes et les autorités du sultan, ont été retirées, et S. M. a la confiance que les arrangements adoptés pour le gouvernement des districts où des perturbations avaient eu lieu, assureront à l'avenir la tranquillité intérieure.

"S. M. a vu avec satisfaction la rapide amélioration dans la condition intérieure de ses territoires des Indes-Orientales et le progrès réalisé dans la voie du nivellement entre les recettes et les dépenses de cette partie de son empire.

PILULES CATHARTIQUES D'AYER.

ÊTES vous malade, faible et rouffiant? Avez-vous le système dérangé et des pensées tristes? Ces symptômes sont souvent le prélude d'une grave maladie. Quelque accès de maladie s'approprié à fondre sur vous, accés qui peut être arrêté en prenant à temps le remède convenable. Prenez les Pilules d'Ayer et chassez par là les humeurs en désordre; purifiez votre sang et laissez les fluides se mouvoir sans obstacle afin d'être rendu à la santé. Ces Pilules poussent les fonctions du corps en une vigoureuse activité purifiant le système de toutes obstructions qui constituent la maladie. Un rhume s'établit dans une certaine partie du corps et obstrue ses fonctions naturelles, lesquelles, si l'on n'y porte remède, réagissent sur les autres et sur les organes environnants, produisant sur aggravation générale, la souffrance et la maladie. Tandis que vous trouvez dans un tel état et oppressé par de tels dérangements, prenez les Pilules d'Ayer et voyez combien elles donneront bientôt une nouvelle action au système et vous rendront à une vigoureuse santé. Ce qui est vrai si apparent dans cette triviale et commune maladie est également vrai dans beaucoup d'indisposition entrainant de dangereuses. Le même effet purifiant les chasses. Causées par de semblables obstructions et dérangements des fonctions naturelles du corps, elles sont rapidement et radicalement guéries par ces moyens. Nulle personne connaissant les vertus de ces Pilules, ne peut négliger de les employer, lorsqu'elle souffre des maux qu'elles guérissent.

Attestation de deux éminents médecins de quelques principales grandes villes, et d'autres personnes bien connues du public.

D'un maréchal de transport de St.-Louis, 4 février, 1858.

Dr. Ayer.— Vos Pilules sont le modèle ou l'essence de tout ce qui est grand en médecine. Elles ont guéri ma petite fille de diverses plaies ulcéreuses aux mains et aux pieds, qui, jusqu'à présent avaient été incurables. Sa mère a été gravement atteinte de la toue, des apoplexies et de la paralysie, elle a également employé vos Pilules qui ont produit sur elle le même heureux effet.

ASA MORGRIDGE.

Comme Médecine de Famille.

Vos Pilules sont le prince des purgatifs. Leurs excellentes qualités surpassent tout cathartique que nous possédons. Elles sont douces, mais certaines et efficaces, dans leur action sur les intestins, ce qui nous les rend chaque jour de plus en plus médisables dans le traitement des maladies.

Dr. E. W. CARTWRIGHT, Nouvelle-Orléans.

Mal à la Tête et Estomac impur.

CURER FERRE AYER.—Je ne puis mieux exprimer combien de maladies j'ai guéries au moyen de vos Pilules qu'en vous disant que j'ai traité tous mes malades avec des purgatifs. J'ai la plus grande confiance dans un cathartique effectif dans ma pratique journalière avec la maladie, et convaincu que je suis que vos Pilules nous offrent le meilleur que nous ayons, j'apprécie hautement votre remède.

Dr. EDWARD BOYD, Baltimore.

Pittsburg, Penn., 1er Mai 1855.

Dr. J. C. Ayer.—J'ai à diverses reprises, guéri des plus graves maux de tête toute personne qui peut prendre un de vos Pilules. Cela paraît prévenir d'un estomac impur qu'elles nettoient immédiatement.

Avec respect, Votre etc. ED. W. PRERLE, Commiss du Steamer Clarion.

Maladies Biliaires, affection de Foie.

Vos Pilules sont non-seulement adoptées à leur but comme un purgatif, mais je trouve que les effets bienfaisants qu'elles exercent sur le foie sont des plus marqués. Elles ont, dans ma pratique, été plus efficaces que la guérison des affections bilieuses, qu'aucun remède que je puisse mentionner. Je me félicite sincèrement que nous ayons enfin un purgatif digne de la confiance de la profession et de celle du public.

THEODORE BELL, De la Cité de New-York.

Département de l'Intérieur.

Washington, D. C., 7 fév. 1856.

Monsieur.—J'ai fait usage de vos Pilules dans ma pratique privée et dans ma pratique d'hôpital depuis que vous les avez conçues, et je ne puis hésiter à déclarer qu'elles sont le meilleur cathartique que nous puissions employer. Leur action régulière sur le foie est vive et décidée, et elles sont conséquemment un admirable remède pour les désordres de cet organe. En vérité j'ai rarement un cas, de maladie bilieuse tellement obstiné qu'il n'ait pas cédé à leur efficacité.

Soit à vous fraternellement, ALONZO BALL, Chirurgien de l'Hôpital de Marine.

Dysenterie, Diarrhée, Relâchement, Vers.

Vos Pilules ont eu un long essai dans ma pratique et je les considère comme un meilleur remède que j'ai rencontré. Leur effet alternatif sur le foie en fait un excellent remède, lorsqu'il est donné en petite dose dans le cas de dysenterie bilieuse et de diarrhée. Leur coupe en sucre les rend très-acceptables et très-convenables à l'usage des femmes et des enfants.

Dr. J. C. GREEN, Chicago.

Dyspepsie, Impureté du Sang.

Dr. Ayer.—J'ai fait avec le plus grand succès usage de vos Pilules dans ma famille et parmi les malades que mon ministère m'oblige à visiter. Elles sont le meilleur remède que j'ai jamais connu pour régler les organes de la digestion et purifier le sang, et je puis donc en conséquence les recommander en toute confiance à mes amis.

Voire, etc. J. V. HIMES, Pasteur de l'Eglise de l'Avent, Boston.

Warsaw, comté de Wyoming.

New-York, 24 octobre 1855.

Cher Monsieur.—Je fais actuellement usage de vos Pilules Cathartiques dans ma pratique et je vois qu'elles sont un excellent purgatif pour nettoyer le système et purifier les sources du sang.

J. G. MEACHAM M. D.

TEMOIGNAGE IRREFUTABLE.

Le témoignage des nations est unanime sur la vertu de ce noble remède, et des certificats en toutes les langues vivantes prouvent l'irréfutable de leur mérite intrinsèque. Les Pilules d'Holloway sont le meilleur remède connu dans le monde pour les maladies suivantes: Maladies des femmes, Douleurs d'Entrailles, Maux de tête, Toux, Indigestion, Rhume, Maux d'Estomac, Constipation, Faiblesse intérieure, Maladies de pommus, Diarrhée, Abattement des sens, Pierre et Gravelle, Symptômes secondaires, Affections vénéériennes, Vers de toute sorte.

PRENEZ GARDE!—Pas une de ces Pilules ne sont pures à moins que les mots "Holloway, New-York et Londres," ne se trouvent comme filigrane sur chaque feuille de direction qui entoure chaque vase ou boîte; on peut voir ces mots en mettant la feuille vis-à-vis la lumière. Une récompense considérable sera donnée à quiconque donnera des informations qui pourraient amener à la découverte de personnes contrefaisant ces médicaments ou de celles les vendant sachant qu'elles sont falsifiées.

N. B.—Des directions pour guider les patients dans toute maladie sont affichées sur chaque boîte. 10 Déc. 1860.

LE PUISSANT REMÈDE PARTOUT CONNU ET PARTOUT EN USAGE.



ONGUENT D'HOLLOWAY

D'APRÈS le témoignage de toutes les nations et celui des principaux Hôpitaux de l'ancien monde, ce puissant remède est regardé comme la plus grande préparation médicale, qui soit donnée à l'homme souffrant. Ses qualités pénétrantes sont plus que merveilleuses. Pénétrant la peau, d'une manière invisible à l'œil nu, il atteint le siège de la maladie intérieure, il empêche l'inflammation des affections extérieures, sa vertu surpasse tout autre remède jusqu'à présent connu, et il est grand allié de la nature.

L'ÉRYSIPELE ET LES DARTRES

Sont deux des plus communes et des plus virulentes maladies sur ce continent. L'onguent est un remède contre ces maladies; son modus operandi, est d'abord de détruire le germe de la maladie et ensuite de guérir.

LES MAUX DE JAMBES, PLAIES ET ULCÈRES.

Des cas de maladies de ce genre, qui avaient plusieurs années résisté opiniâtement à tout autre remède ou traitement, ont invariablement été guéris par l'application de ce puissant onguent.

ERUPTION DE LA PEAU.

Cette maladie provenant du mauvais état du sang ou de maladies chroniques est chassée par l'application de cet onguent qui rend à la peau son transparent et sa netteté. Il se repasse en puissance plusieurs autres comédités et autres huiles de toilette dans la guérison des boutons et de la difformité de la figure.

FISTULES.

Cette maladie, sous quelque forme qu'elle se présente, est infailliblement guérie par l'application de l'onguent d'Holloway. On doit la faire chauffer avant de l'appliquer sur le mal. Sa vertu médicinale ne se démentira jamais.

L'Onguent et les Pilules doivent être employés à la fois dans les maladies suivantes:

- Brûlures, Ecouelles, Plaies sur les Jambes, Geygure des Mains, Plaies à l'Estomac, Encelures, Plaies à la Tête, Fistules, Plaies à la Gorge, Goutte, Plaies de toutes sortes, Douleurs de Reins, Entorse, Mercurialisation, Engourdissement de Emmerhoilles, jointures, Rhumatisme, Dartres, Glerées, Herpes, Maladies Vénéériennes, Teigne, Blessures de toutes sortes, Maladies de la Peau, etc.

A vendre au laboratoire du Professeur Holloway, 30, Maiden Lane, New-York, et chez tous les Droguistes respectables et Apothicaires par tous les Etats-Unis et le monde civilisé, en boîtes, de 25cents, de 63 centset de \$1 chaque.

On économise beaucoup en prenant de plus grands lots. 10 Déc. 1860.

Legrand Ambassadeur de la Santé

A

TOUT LE GENRE HUMAIN.

PILULES D'HOLLOWAY.

UN BIENFAIT POUR LES MALADES?

JUSQU'À la découverte de cette puissante médecine, on avait souffert du manque d'une médecine pure pour les maux et les nécessités de la portion souffrante de l'humanité, d'une médecine exempte entièrement de particules minérales et délétères; les INESTIMABLES PILULES D'HOLLOWAY sont devenues le remède domestique de toutes les nations. Elles ont la vertu de prévenir les maladies aussi bien que de les guérir; elles attaquent la racine ou le germe de la maladie, et, en s'éloignant ainsi la cause cachée des maladies rend un système son énergie qui languissait, et assiste la nature dans sa tâche de réformation du système animal.

LA DYSPÉPSIE.

Le grand état du continent cède promptement à un traitement de ces pilules antiputres, et les organes digestifs sont remis dans leur état normal sous quelque forme que se présente cette hydre hideuse de maladie, ce remède scrutateur et infaillible la chasse du système du patient.

MALADIES BILIEUSES.

La quantité propre et la bonne condition de la bile est d'une grande importance pour la santé du corps humain; cette médecine antibilieuse chasse, les germes cachés de maladie, et rend tous les fluides et sécrétions purs et coulants, améliorant et rétablissant les fonctions vitales du corps.

LES FEMMES MALADIVES.

Ne devraient pas perdre de temps à essayer ce remède régulateur et restaurateur, quelque soient leurs maladies; il peut être employé avec sûreté pour toutes les dérangements périodiques et autres; ses effets sont miraculeux.

ATTENTION! A BON MARCHÉ POUR ARGENT COMPTANT.



WM. R. ADAIR, Fabricant de Bottes et Souliers

M. RICHARD DE GUIR, DE TOUTES ESPÈCES, DE CHAUSSURES ANGLAISES, AMÉRICAINES ET FRANÇAISES, POUR DAMES MESSIEURS En Gros et en Detail.

Coin des Rues Notre-Dame et des Forges.

L'HONNEUR d'informer respectueusement ses amis et le public en général, qu'il s'est décidé de se défaire de tout son fonds de magasin à des prix extrêmement réduits. Il a actuellement en main un grand assortiment de CHAUSSURES pour Dames, Messieurs et Enfants, de tous genres et qualités.

Il profite de cette circonstance pour offrir ses remerciements au public de la Cité et de la campagne, pour l'encouragement qu'on a bien voulu lui donner, et espère une continuation de ce même patronage. Trois-Rivières, 28 Mai 1860. 64

A VENDRE.

UN LOT de TERRE, de 80 pieds de profondeur sur 30 pieds de front, appartenant autrefois à M. F. Lachance et adjoint à la propriété de A. B. Cressé Ecr., dans la rue Bonaventure ou rue Cathédrale. S'adresser au Bureau de l'Ere Nouvelle. Trois-Rivières, 26 mars 1860.

CARTES DE VISITE.

AYANT dernièrement reçu un superbe assortiment de CARTES DE VISITE et autres, Françaises et Américaines, nous pouvons faire droit à toute Commande que l'on voudra bien nous faire. Nous pouvons assurer le Public que nous avons le meilleur ASSORTIMENT et les plus belles CARTES DE VISITE que l'on puisse se procurer. Cartes imprimées sous le plus bref délai, à des PRIX MODÉRÉS. W. H. ROWEN, Bureau de l'Ere Nouvelle, Rue Notre-Dame, Trois-Rivières, 26 Nov. 1860. 96

AVIS.

JE soussigné avertis le public, que je ne serai responsable d'aucune dette contractée par aucun de mes employés sans un ordre signé de ma main. W. H. ROWEN, Trois-Rivières 28 juillet 1859.

MOULINS A BATTRE.

A VENDRE quelques moulins à battre, faits d'après les améliorations les plus récentes pour un ou deux chevaux, à un prix très réduit (moins de moitié argent comptant et moitié dans un an. S'ad. essera bureau de l'Ere Nouvelle. Trois-Rivières, 12 Décembre 1859. 2

Aux Secrétaires Trésoriers des Municipalités.

On trouvera à l'imprimerie de l'Ere Nouvelle toutes espèces de Blancs, en vertu de la loi des Municipalités et des Chemins; tels que: Formulaire E. E.—Role d'Evaluation; Sur beau G. G.—Role de Perception; Papier D. D.—Avis pour le paiement de cotisation. D. D.—Avis pour le paiement de cotisation. Chemins, avec certificat de la significativité. Et sous le plus court délai, toutes autres formulaires MM. Les Secrétaires-Trésoriers pourrissent avoir besoin. Ils peuvent nous faire leurs commandes par la maille, en nommant la formule. Trois-Rivières, 22 oct. 1855.

Notice Ordre de la Campagne, par Mal. Le on autrement, recevront la plus prompte ATTENTION.

Blancs d'Engagements, D'Allocutions, De Noces, Recens, Circulaires, Epitaphes, Petites Affiches, Cadavres, Etc., Etc.

W. H. ROWEN, Typ. PROPRIÉTAIRE, Rue Notre-Dame, Trois-Rivières.

Exécutés au plus bas prix, dans le plus court délai et dans un style irréprochable.

ADRESSES D'AFFAIRES

ATTENTION!!!

JE soussigné à l'honneur d'informer le public qu'il continuera à apprendre les PORTRAITS, à la place de feu son père dont il occupe la résidence. Il espère que ceux qui visiteront son atelier, seront aussi bien servis que par le passé.

Il a reçu un grand assortiment de STOCK pour LES PORTRAITS.

Il est prêt à prendre les portraits en PHOTOGRAPHIE

En grand pour 4 PIASTRES.

Il a aussi les procédés pour les portraits, sur le cuir.

Sur le FER, Et sur la TOILE.

Les prix seront très réduits, pour mériter l'encouragement. Il sera prêt à toute heure de la journée à recevoir la pratique. EMMANUEL DUPONT, Trois-Rivières, 5 Novembre 1860. 90

HOTEL

AMERICAINE BRITANNIQUE

Trois-Rivières.

THOMAS G. FARMER PROPRIÉTAIRE.

Trois-Rivières, 14 Décembre, 1857-3

G. B. HOULISTON, AGENT

ROYAL, QUEEN, LIVERPOOL et LONDON Assurance contre le Feu.

ROYAL, LIVERPOOL et LONDON INTERNATIONAL, BRITANNIA Assurance sur la Vie.

Trois-Rivières, 31 janv. 1861. 15

EDW. J. HARKIN, Arpenteur Provincial, ET Ingénieur Civil.

Trois-Rivières, 20 Oct. 1859. 85

A. D. BONDY, AVOCAT,

Residence et Bureau, RUE ROYALE, MAISON CI-DEVANT OCCUPÉE PAR M. BROSTER, PRÈS DE LA CATHÉDRALE, TROIS-RIVIERES.

N. G. MAILLET, AVOCAT,

RUE BONAVENTURE, TROIS-RIVIERES. M. H. G. Maillet, suivra le Circuit d'Arthabaska. 8 Nov. 1858.

J. N. BUREAU, AVOCAT

RUE ST.-JOSEPH. Trois-Rivières, 20 juillet. 853.

J. LOVIS, Horloger, Bigoutier et Orfèvre,

233 RUE NOTRE-DAME 263, 2ME. PORTE DE LA RUE ST.-PIERRE MONTREAL.

Geo. B. HOULISTON, AVOCAT, BUREAU.

COIN DES RUES NOTRE DAME et ALEXANDRE Trois-Rivières, 28 janv. 1860. 5

PORTRAIT

DU PAPE PIE IX.

JE soussigné, avertis toutes personnes qui ont souscrit à la magnifique gravure ainsi que tous ceux qui désireront en avoir, qu'ils n'auront qu'à lui envoyer la faible contribution exigée, c'est-à-dire six chelins pour les noirs et cinq piastres pour les colorés de la plus belle description, et ils recevront immédiatement ce portrait par le retour de la maille; il en a reçu pour tous ses souscripteurs, en fera venir à demande. S'adresser au Bureau de l'Ere Nouvelle. P. A. BOUDREAU, Agent. 14

Trois-Rivières, 28 janvier 1861.

AVIS.

JE soussigné, informe respectueusement le public que tous les temps de toutes sortes de TRADUCTIONS, COPIES, MÉMOIRES, COMPTES, COLLECTIONS, etc., aux meilleures conditions, et ces ouvrages seront faits avec la plus grande exactitude possible. Les citoyens qui voudront bien l'encourager le trouveront toujours prêt au bureau de l'Ere Nouvelle. P. A. BOUDREAU, Trois-Rivières, 28 janvier 1861. 14

L'APPAREIL AUBIN POUR LE

Gaz d'Eclairage

POUR LES MAISONS PRIVÉES, LES MAGASINS LES MANUFACTURES, LES MOULINS A SCIE, LES PHARES, LES HOTELS, LES COLLÈGES, LES VILLAGES ET LES VILLES.

Brevet pour le Canada le 10 Décembre 1856.

Brevet aussi en Angleterre, aux Etats Unis et en France.

CET Appareil (dont un modèle fonctionne tous les jours au No. 142, rue Craig, à Montréal) s'adapte très rapidement dans les Etablissements Privés et Publics, comme on peut le voir par des certificats et articles de journaux en la possession du soussigné.

C'est l'Appareil au Gaz le plus simple, le plus sûr et le plus effectif qui ait encore été inventé. Il s'adapte à tous les climats et à tous les pays attendu qu'il n'est pas exposé à être dérangé par le froid, et qu'il extrait le Gaz de toutes les substances qui le contiennent comme la Scieure de Bois, la Résine, la Houille, la Graisse, les Os, l'Huile, le Pain de suif ou de Graisses, produit LA LUMIERE ARTIFICIELLE

la plus économique et la plus agréable que l'on connaisse.

Il a obtenu la MÉDAILLE D'OR de l'Institut Américain et des prix partout où il a été exposé. Pour des Appareils ou des renseignements de ce sujet, s'adresser à E. BEAUMANN, Agent pour le Bas-Canada, Rue Craig, No 142, chez M. Galt

FOURNAISES.

LE soussigné informe respectueusement les citoyens des Trois-Rivières et ses environs, ainsi que les Messieurs du clergé, qu'il a pris une patente pour la FOURNAISE A BOIS, qu'il en possédait depuis deux ans dans tous les grands édifices, tels que les Couvents, Séminaires, et autres grandes maisons privées; et en même temps y établit la ventilation. Références aux messieurs du Séminaire, le Dames d'Hotel-Dieu et les Dames Ursuline de Québec. ZEPHIRIN CHARTÉ, Québec 21 Juin 1855.

A VENDRE A CE BUREAU DES

BLANCS

D'Ordres, Subpœnas, Saisies et Tiers-Saisies, pour les Cours de Commissaires.

—AUSSI:— Procès Verbaux de Saisie pour Huissiers, Traités d'Echange (Bills of Exchange) le tout sur beau papier, et à des prix modérés

SOMMATION.

Pour cours de circuit, Procès Verbaux, ROLES DE PERCEPTION ET D'EVALUATION A VENDRE A CE BUREAU.

A VENDRE AU BUREAU DE L'ERE NOUVELLE, LES LITANIES DE Notre-Dame de la Salette APPROUVEES PAR SA GRANDFUR MGR COOK, Trois-Rivières, 6 octobre 1859.

A Vendre à ce Bureau. SUBPœNAS pour la Cour Supérieure, Do. pour la Cour de Circuit, des Trois Rivières

BILLETS D'ADMISSION A LA

Conférie du Très Saint et Immaculé CŒUR DE MARIE. A vendre à ce Bureau. CARTE montrant la manière de reciter le Rosaire. Avec explication des mystères Joyeux, Glorieux et Douloureux. Trois-Rivières, 1855.

AVIS.

LE Soussigné se chargera de toute espèce d'affaires devant les cours de Circuit et Supérieure du District d'Arthabaska comme d'agence pour terres, collection de dettes. C. PACAUD, Avocat. 61